

Odile GLINEL

Ecrivain conseil® — biographe

MEMOIRE DE DEMANDE DE CERTIFICATION

auprès du



Groupement des écrivains conseils®
440 avenue Maurice Dauvergne 77350 LE MEE SUR SEINE

Mars 2007

Odile GLINEL - AU FIL DE SOI
189 rue de Blesdal - 76510 SAINT-NICOLAS D'ALIERMONT
Tél. : 02 35 83 09 55
www.aufildesoi.eu - glinel-odile@club-internet.fr

SOMMAIRE

PRESENTATION DU METIER DE BIOGRAPHE	3
PRESENTATION DU CLIENT	9
ADAPTATION DE LA METHODE DE TRAVAIL	14
1. Les enregistrements	15
2. Les experts	15
3. Les documents	16
4. Les photos	17
5. La visite de musées du verre	17
6. Les promenades	18
7. La négociation	19
SUR LE CHEMIN DE L'ECOLE – MAI 1914	21
APPRENTI CHARRON	32
COMMENTAIRES	38
CONCLUSION	43
ANNEXE	47

PRESENTATION

DU METIER DE BIOGRAPHE

Avant de présenter un texte réalisé dans le cadre de mon métier d'écrivain conseil[®], je désire exposer le travail un peu spécifique du biographe, tel que je le pratique depuis quelques années.

J'ai choisi cette partie du métier, au départ simplement parce que ça me faisait envie. En m'installant dans la profession, j'ai préféré me « spécialiser » en concentrant mon savoir-faire sur les ouvrages longs.

Ceci posé, il s'agit bien d'écrire pour un client et en cela je me reconnais tout à fait dans le GREC, car je réalise vraiment un travail d'écrivain conseil[®].

Je vais ici décrire ma façon de procéder, celle que j'utilise habituellement avec mes clients, une sorte de commun dénominateur qui comporte quelques variantes à chaque nouveau dossier.

Il me faut dès le premier entretien, instaurer une **confiance** mutuelle, afin que s'établisse une relation privilégiée. Pour cela, je montre des travaux déjà réalisés (parmi ceux que j'ai le droit de montrer) et je propose de les laisser chez le client afin qu'il puisse évaluer mon écriture en prenant son temps. Une des premières questions que je pose est : « Pour qui écrivez-vous ? » Il me semble indispensable d'inviter ainsi le client à penser à ses lecteurs avant même de commencer. On n'écrit en effet pas de la même façon si c'est pour un public large, pour la famille, pour « après ma mort »...

J'envoie un **devis** après cette première entrevue (gratuite), en fonction des déplacements à prévoir, de la nécessité de documentation, et du temps que j'estime pour le dossier.

Quand nous nous sommes mis d'accord, nous convenons de rendez-vous réguliers. **J'enregistre** les entretiens et je prends aussi tout le matériel qu'on veut bien me confier : documents écrits, sonores ou vidéo, lettres, photos... L'utilisation de documents et de photos de famille permet de faire revenir les souvenirs sans avoir à se torturer l'esprit...

Avant de rédiger sur l'ordinateur, je commence par **écrire à la main** le contenu des cassettes : j'ai besoin de cette étape pour collecter les informations qui ne sont pas encore organisées et les avoir en face de moi pour y piocher la matière nécessaire au récit. D'ailleurs, l'expression « reprendre les

entretiens », souvent entendue chez mes collègues, résume une opération qui, si elle paraît simple, est loin d'être facile. Du point de vue de la forme, il est évident que la langue écrite est très codée ; nous sommes habitués à lire des phrases abouties, alors qu'à l'oral il y a plus d'hésitations, de redites, de retours en arrière et d'expressions implicites. Cela dit, même si l'on s'est appliqué à écrire avec les « habits du dimanche », en mettant les formes, certaines vérités sont difficilement supportables, une fois couchées sur le papier. Pour ce qui me concerne, je ne peux me résoudre à accepter d'écrire des histoires trop haineuses. Je pense toujours aux lecteurs et je considère que c'est mon rôle d'y faire réfléchir le client. Toute vérité n'est pas bonne à dire, encore moins à écrire... Pourtant, il ne faut pas non plus vider un texte entièrement

de sa substance, sous prétexte d'éviter les choses qui fâchent...

Dans un premier temps, je rédige **une vingtaine de pages**, que je fais lire au client pour qu'on soit d'accord sur le style employé. En effet, il n'est pas toujours de mise d'utiliser un français sagement grammatical ; un de mes clients voulait témoigner sur la réalité des prisons ; il avait déjà rédigé quelques textes, où il me fallait à la fois corriger les « fautes de français », mais aussi garder la vivacité, la verdeur du texte, le côté elliptique et argotique de sa langue faisant partie du contrat.

Ces vingt premières pages ayant permis de s'entendre sur le style, je me mets à écrire un **premier brouillon** entier, tout en continuant à rencontrer le client. Je ne fais pas lire le travail pendant son élaboration, car je reçois la matière première dans le désordre la plupart du temps ; la conséquence en est que les

chapitres s'écrivent tous en même temps, et que je les complète au fur et à mesure de l'avancée du travail. Il serait fastidieux pour le client de lire plusieurs fois le même chapitre, augmenté seulement de quelques mots d'une fois sur l'autre... J'ai d'ailleurs remarqué qu'au bout de quatre relectures, on n'a plus la vigilance pour se concentrer sur le texte. Parfois cependant, en imprimant les paragraphes nouvellement écrits en vert ou en bleu, il arrive que le client soit associé à l'écriture plus d'une fois, surtout si l'ouvrage est particulièrement long.

Je laisse alors le temps qu'il faut pour prendre connaissance de ma proposition de texte. Puis une **négociation** s'ensuit, pendant laquelle mon client apporte les modifications qu'il désire. J'explique si c'est nécessaire le pourquoi de mes choix de rédaction, à la suite de quoi nous nous mettons d'accord sur

la version finale. Il peut y avoir plusieurs aller-retour du texte avant qu'on parvienne à sa version définitive.

Je propose enfin une dizaine de **titres** possibles pour l'ouvrage et les clients se déterminent pour celui qu'ils préfèrent – qui n'est pas forcément inclus dans la liste !

Avec l'accord du client, je me fais **relire** par des proches pour éviter les coquilles et autres fautes d'orthographe qui nous sautent aux yeux trop tard, une fois que le livre est imprimé...

Si le client est d'accord, **mon nom** figure sur la page de couverture à côté du sien. L'ouvrage est parfois confié à un imprimeur, voire édité ; j'aide à la recherche de partenaires dans ce cas-là.

A **la fin** d'un livre, quand le client a accouché des vérités qu'il voulait me confier, il

arrive qu'il ressent comme une dépression *post-partum* :

« Ce n'était que ça... Tout ce beau projet que j'avais en tête, ça tient maintenant en quelques pages... »

Tant qu'il n'était qu'un rêve, LE LIVRE était paré de couleurs magnifiques, maintenant il se résume à quelques feuillets noir sur blanc. J'ai souvent observé cette réaction, surtout quand l'histoire était douloureuse : le client se sent dépossédé d'une partie brûlante de sa personne, qui faisait comme un enfant à l'intérieur de lui. Il est dépouillé de son histoire, cette histoire qu'il vient d'expulser et de mettre en mots avec mon aide... et en même temps il doit faire le deuil de la relation avec moi, qu'il pouvait ressentir comme amicale ; elle était seulement proche mais temporaire et destinée à favoriser le travail.

A moi d'accompagner ce moment difficile...

J'ai mis au point une grille d'entretien de **bilan**, où le client est invité à répondre à quelques questions : ce petit exercice l'aide à prendre conscience que le travail est terminé (voir en annexe).

Cette présentation succincte visait à exposer mes méthodes habituelles de travail, en dehors des problèmes particuliers que ne manque pas de me poser chacun de mes clients.

PRESENTATION DU CLIENT

Les deux textes que je vais présenter sont extraits de la biographie de M. Edmond Roux¹, âgé de 99 ans en mars 2005 quand je fais sa connaissance. Il vit dans un petit village normand en bordure d'une grande forêt domaniale. M. Roux et sa fille Mme Francine Diné me sollicitent pour la rédaction du livre du centenaire car il se prépare pour mars 2006 une grande fête d'anniversaire...

Francine Diné est depuis plusieurs mois attelée à recueillir des paroles de son père sur bande magnétique, mais elle ne parvient pas à passer à l'étape de rédaction.

1 J'ai changé les patronymes et noms de lieux pour les besoins de ce travail.

Elle ne connaissait pas l'existence de notre métier d'écrivain conseil® et semble ravie de le découvrir grâce à son infirmière à domicile, qui habite ma commune.

Un des objectifs de leur projet de livre est de faire sentir aux jeunes générations que, tout en ayant vécu une existence toute simple, sans aucun superflu matériel, M. Roux a su l'embellir grâce à la passion qu'il portait à la nature et à son environnement. Lui et sa fille veulent aussi, entre autres, témoigner sur les coutumes du passé. Pour cela, leur projet est de publier la biographie de M. Roux et de la vendre notamment lors du centenaire où tout le village sera convié... Une exposition d'objets anciens, mis en scène par des villageois en costume, attirera le monde et les bénéfices du livre iront à la fondation France-Alzheimer.

M. Roux est un homme qui entend relativement mal et qui ne voit plus assez pour être capable de lire, même les caractères très agrandis que je lui propose.

Il raconte volontiers mais s'exprime un peu à la manière d'un oracle : il parle comme un livre, employant volontiers des verbes au passé simple. Il donne l'impression d'écrire dans sa tête ce qu'il va énoncer. Il ne faut surtout pas l'interrompre, ni lui poser de questions. A 99 ans, il a, selon l'expression consacrée, « toute sa tête » mais la communication est souvent difficile, car il perd facilement le fil de ses idées si je lui pose une question qui ne correspond pas à ce qu'il se préparait à dire.

Pour entrer en relation avec moi, il passe volontiers par l'intermédiaire de sa fille avec qui il est certain de parvenir à communiquer, la regardant pour qu'elle répète ce que je dis. Je devrai donc passer par Francine Diné

presque en permanence et chercher aussi mes informations ailleurs que dans les entretiens *stricto sensu*.

La vie de mon client est riche de passions diverses : les métiers du bois (sabotier, lattier², charron, charpentier, menuisier), les verreries de la forêt, l'apiculture, pour n'en citer que quelques-unes. Ces passions successives ou simultanées sont riches et je dois trouver une façon de les présenter sans pédantisme, mais avec l'exactitude sourcilleuse qui caractérise M. Roux.

Il a beaucoup lu, beaucoup appris, mais aujourd'hui il ne peut plus me donner que très peu d'éléments précis concernant toutes les passions qu'il veut me voir évoquer dans son récit de vie. Il parle, oui, mais en redisant souvent les mêmes choses et je me demande si avec lui je parviendrai, au-delà des phrases

² Le lattier fait des lattes dans les branches d'arbres de toutes tailles : les plus grosses serviront à confectionner des barrières mobiles pour les troupeaux de moutons, les plus petites à retenir le torchis dont sont faites les anciennes maisons normandes.

et anecdotes habituelles que son entourage entend très souvent, à retrouver la substantifique moelle de ses souvenirs.

Comment faire pour aller plus loin ?
Comment recueillir plus que les quelques petits faits qu'il s'est habitué à conter à son entourage ?

Le projet est d'écrire un ouvrage qui puisse intéresser un public relativement large - plus large que sa seule famille. C'est pourquoi je propose de romancer un peu le récit, en ne gardant que les protagonistes principaux afin que le lecteur puisse se projeter dans les héros du livre. Par ailleurs, nous décidons ensemble d'utiliser un procédé littéraire qui consiste à inventer des journées-valises, où de nombreuses anecdotes trouvent place dans le récit au présent d'une tranche de vie riche en événements.

Or, mes clients désirent que soit cité les noms d'un maximum de gens du village, quasiment tous ceux qui ont approché le centenaire à un moment ou à un autre de leur vie. M. Roux possède d'ailleurs une mémoire étonnante, qu'il faut mettre en valeur : quand nous nous promenons en voiture dans les rues du village, il est capable de citer le nom des habitants de chacune des maisons au temps de son enfance. Les habitations disparues subsistent toujours dans sa mémoire...

Comment concilier ces deux exigences qui me semblent antinomiques : écrire un récit vivant qui n'ennuie pas le lecteur en le noyant sous un flot de noms propres et mettre en valeur la mémoire de mon client ? Sans oublier le désir de sa fille de faire figurer dans le livre le plus de villageois possible,

afin de les inciter à l'acheter - le bénéfice allant à une bonne cause...

Le premier extrait que j'ai choisi de citer dans ce travail est l'endroit où je tente de résoudre cette équation difficile.

Le second extrait illustre comment je me sers de la documentation pour comprendre les paroles de mon client, comment la recherche de documents complète utilement l'écoute attentive.

ADAPTATION DE LA METHODE DE TRAVAIL

Petit à petit se dessine une méthode de travail qui va me permettre de répondre au besoin précis de cette famille : mon client est très âgé, ce qui limite la communication directe orale. Il faut donc trouver d'autres procédés pour recueillir le matériau de base sur lequel construire l'ouvrage demandé.

En réalité, ce métier d'écrivain pour les autres interdit de s'enfermer dans les habitudes, car le fondement en est justement d'être capable de s'adapter à chaque nouveau client, qui a forcément des demandes personnelles. Au-delà du savoir-faire de base, qui est d'écrire en français correct en

respectant les règles de l'orthographe, la syntaxe et la typographie, il s'agit bien d'inventer chaque fois la façon de s'y prendre.

Cette fois, je découvre assez vite que les entretiens me donneront des indices, comme dans une enquête policière, mais que je devrai les compléter par des recherches dans les livres ou ailleurs.

1. Les enregistrements

Francine Diné me confie les cassettes qu'elle a enregistrées avec son père avant mon intervention. L'écoute en est difficile, du fait de leur mauvaise qualité technique, mais je prends déjà connaissance de la personnalité de mon client par ce biais. Je note les questions que j'aurai à poser, au fur et à mesure de l'écoute. Cependant, de grandes parties de l'enregistrement restent assez incompréhensibles ; je pense en particulier à un moment où il parle de son ancien métier

de charron. Sur la cassette, il cite des suites de chiffres sans liens apparents les uns avec les autres ; je ne saisis pas bien de quoi il retourne.

Francine Diné et moi, nous l'interrogeons là-dessus et il se contente de répéter les mêmes suites plusieurs fois. Le mystère reste entier et nous concluons un peu trop vite, sa fille et moi, qu'il perd la tête de temps en temps.

J'enregistre aussi évidemment les entretiens avec M. Roux que nous avons à chacune de mes visites - j'en ferai quatorze.

2. Les experts

Francine Diné me fait rencontrer des « experts » habitant dans la région. Entre autres, la fille d'un verrier fameux, une respectable dame de quatre-vingts ans est invitée un après-midi pluvieux à parler avec

mon client, qui ne se déplace plus beaucoup lui-même. Je les écoute religieusement évoquer la vie des maîtres verriers entre les deux guerres. De temps en temps j'interviens, risquant une question pour me faire expliquer les nombreux termes techniques qu'ils emploient. La visiteuse me signale d'ailleurs des ouvrages à consulter au fonds ancien de la bibliothèque et je sens que je tiens là une piste...

Une autre fois, c'est le neveu d'un lattier qui me montre sa collection de vieux outils avec la façon de s'en servir.

3. Les documents

En plus des documents savants que me recommandent les « experts », Francine Diné me prête des livres, qui ont été offerts à son père ou qu'il s'est achetés pour nourrir ses passions.

Ensuite, il faut que je trouve le moyen d'utiliser ces documents sans rendre l'ouvrage final trop indigeste.

Parfois, je cite des extraits de ces documents, quand ils m'ont fait sourire à la lecture. J'utilise la police « italique », avec référence du livre en note.

D'autre fois, j'inclus au récit de vie des informations qui me semblent intéressantes même pour des lecteurs actuels, en citant là aussi mes sources. Je donnerai un exemple du procédé dans ce travail.

4. Les photos

Pendant tous les déplacements que je fais pour M. Roux, je mitraille... Certaines de ces images seront disposées sur une carte routière que je dessinerai, puisque je vais devoir parler de lieux répartis dans la campagne environnant

le village. Les situer ainsi permet à ceux qui veulent aller les admirer de les retrouver facilement. De même, je conserve un cliché des outils anciens qu'on me montre, par exemple dans l'atelier de M. Roux : ceux du charpentier ainsi que ceux qui restent du charron : une forge, des gabarits, des moyeux de toutes tailles... La plupart des clichés me servent d'aide-mémoire, pour des descriptions plus précises.

J'utilise aussi les photos de famille de mon client pour réactiver ses souvenirs, de façon assez classique. Certaines seront incluses dans le travail final.

5. La visite de musées du verre

Des musées tout proches me fournissent d'autres éléments précieux concernant la vie des habitants de ce petit coin de Normandie avant que les révolutions technologiques ne

viennent bouleverser leur quotidien. Ils sont utiles en ce qu'ils conservent une mémoire vivante des gestes, de l'ambiance dans laquelle travaillaient ces ouvriers dont la vie ressemblait parfois à celle de forçats. Je prends des notes pendant ces visites, des instantanés quand c'est autorisé. Ceux-ci ne figureront pas dans le livre, mais ils m'aident à conserver un souvenir concret des détails intéressants.

6. Les promenades

Avec mon client et sa fille, nous passons en voiture dans les hameaux qui abritent des souvenirs de M. Roux et je prends de nombreuses photos – vive le numérique ! – qui me permettent de garder en mémoire ces hauts lieux de la vie de mon client.

Nous roulons ainsi le long du chemin de l'école, de la tournée du facteur, nous allons à la recherche de traces de verreries

disparues dans la forêt, nous humons le souvenir d'amours à peine esquissées, nous suivons le circuit de Pâques des enfants de chœur...

Ces promenades lentes m'aident à concrétiser des noms de lieux qui sinon resteraient des coquilles vides : si je veux rendre la description des lieux intéressante, il me faut les avoir moi-même approchés.

Francine Diné est une femme pleine de ressources, toujours prête à me suggérer des façons d'aller plus loin dans la connaissance du passé de son père. En bonne apicultrice, elle dit que je saurai « faire mon miel » avec tout ce qu'elle me propose...

7. La négociation

On aura compris que ma relation à M. Roux va passer très souvent par sa fille Francine Diné. Pour la nécessaire négociation sur le contenu du livre, il en sera de même. C'est elle qui lit à haute voix les épreuves à son père, aux heures où il est disponible, lentement, s'arrêtant chaque fois que c'est nécessaire. Je n'assiste pas à ces séances, j'en ai le compte-rendu ensuite.

Cela dit, il ne faut pas penser que M. Roux, compte tenu de son âge, était insensible à la forme ou au contenu de ce que nous écrivions. J'en ai eu la preuve un jour : un de mes procédés d'écriture est de conter au présent des journées un peu particulières, au cours desquelles je fais figurer de nombreux événements. Or, j'avais un peu trop « chargé » une de ces journées, faisant marcher un enfant de huit ans beaucoup plus que n'en pouvaient supporter de si jeunes

jambes ! M. Roux a réagi vivement, expliquant qu'il était matériellement impossible de couvrir une telle distance ! Il me faisait aussi corriger des éléments techniques, précisant par exemple le déroulement d'une greffe d'arbre fruitier, que j'avais un peu trop raccourcie à son goût...

En résumé, j'ai procédé à quelques aménagements indispensables, eu égard à l'âge du client et au contenu du futur livre. Il y a presque toujours une adaptation de la méthode, et elle peut concerner d'autres points : il m'est arrivé de faire un travail d'archiviste dans les papiers d'un client, d'en emmener une revoir des frères qu'elle n'avait plus rencontrés depuis très longtemps...

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE - MAI 1914

L'école du village comportait deux classes distantes d'un petit kilomètre : une de filles, une de garçons. Chez les garçons, nous étions trente-cinq élèves entre cinq et treize ans. On portait tous des culottes courtes, été comme hiver, réchauffées par une pèlerine noire à capuchon qui nous protégeait de la pluie. Quand les manteaux étaient mouillés, on les mettait à sécher sous le préau avant d'entrer dans la classe l'hiver, autour du poêle à bois. L'élève responsable de semaine garnissait les encriers d'encre violette, en faisant bien attention de ne pas en renverser. Nous apportions notre repas du midi, qu'on faisait réchauffer sur le fourneau de la salle de classe, ce qui embaumait la dernière heure du matin d'un mélange de fumets disparates. Nous devions d'ailleurs fournir une bûche afin de participer au chauffage.

Mon école était un peu éloignée du centre du bourg et le matin commençait par une promenade le long des maisons, saluant l'un, cherchant à deviner pourquoi l'autre ne paraissait pas à sa fenêtre... Petit à petit, le groupe s'étoffait et c'est un petit bataillon qui se présentait à presque neuf heures devant le maître, M. Carle.

Avec nos galoches à semelles de bois cloutées, on nous entendait venir de loin !

Je me mets en route dès que j'aperçois Abélard Climier, mon camarade qui arrive de Courgeon, un hameau voisin. Nous passons ensemble devant la maison en construction de la famille Lartiste, juste à côté de chez nous, puis le café Luquet, où le soir et le dimanche on touille les dominos avec ardeur. Un charpentier de la rue Neuve y a même perdu son fonds, à force de se passionner pour le jeu !

Un peu plus loin, c'est l'atelier du charron Alfred Pinson, chez qui j'aime m'arrêter le soir, surtout quand un gros nuage de vapeur blanche s'échappe des cercles de fer en fusion qu'on refroidit. Ensuite, vient la ferme Postel avec sa grande mare « qui ne tarit jamais » comme disent les gens de la rue. Avant d'arriver à la ferme Civet, grande de cent journaux³, nous appelons les deux fils du sabotier Chorême, un confrère de papa, qui se joignent à nous pour faire la route. Nous passons ensuite devant la maison qui a servi d'école des filles avant 1900 : ma mère y est allée ! Une bonne odeur de pain frais s'échappe de la boulangerie Boivin, ce qui nous fait ralentir instinctivement : les enfants ont toujours une petite faim en réserve et ce parfum a tout pour nous ouvrir l'appétit !

Gaétan nous tire tout à coup de notre rêverie gourmande :

« Eh, tu sais quoi ? Il paraît qu'il y a des souterrains sous le manoir de la Ferme du Lorient...

– C'est pas vrai ? On ira voir ?

³ Un journal est une mesure ancienne indiquant la quantité de terre qu'un homme pouvait labourer en une journée, variable selon la nature du terrain (entre 25 et 65 ares, selon les régions). Ici, 35 hectares pour la ferme Civet.

- Bah, c’est pas facile : on n’entre pas là-dedans comme dans un moulin, y’a un mur, une barrière...
- Faudrait y aller avec quelqu’un qui y travaille.
- Ou avec un enfant d’un qui y travaille. C’est près du pigeonnier qu’il commence le souterrain, soi-disant. On dit qu’il va jusqu’à la forêt d’Eu, car il a été creusé pour se cacher et échapper aux Anglais pendant la guerre de Cent Ans... Il a encore servi quand les Prussiens sont venus en Normandie en 1870, à ce qu’il paraît.
- Même pas vrai ! C’est des oubliettes qu’il y a !
- Oubliettes, souterrain, c’est pareil...
- Ben non, c’est pas pareil : des oubliettes, c’est un endroit où on enferme des gens et où on les oublie, ça ne va nulle part ! Les gens y meurent de faim et de soif, dans le noir...
- Pourquoi ? demande le plus jeune d’entre nous, un petit de l’Assistance publique qui porte son béret profondément enfoncé sur son crâne, ce qui fait ressortir ses oreilles qu’il a très décollées.
- T’es bête ou quoi ? Pour se débarrasser d’eux, tiens ! »

On continue à marcher, imaginant des stratagèmes pour aller explorer cet endroit mystérieux entouré de haies épaisses qui le dérobent à notre curiosité d’enfants... Ils doivent avoir un faiseur d’infiques⁴ en noisetier en permanence dans leur personnel, à la Ferme du Lorient !

« Moi, on m’a dit que M. Luquet avait rebouché vers 1905 l’entrée du souterrain et M. Eboir les oubliettes : il ne reste que la salle de jugement, avec la trappe.

- Quelle trappe ?

4 Ce métier oublié consistait à couper de longs bouts de noisetier pour en renforcer les haies

– Ben, celle par où on balançait les gens en bas, dans les oubliettes !

– Mais peut-être qu’il y a un souterrain quand même : si j’étais enfermé, j’essaierais de creuser, moi ! En tous cas, moi, j’irais bien y voir par moi-même ! »

Seul Robert semble réticent...

« Si y’a des morts, on pourrait attraper des maladies...

– Si t’as peur, tu restes là, on t’emmènera pas.

– De toutes façons, avec tes oreilles, tu nous ferais repérer...»

Heureusement pour lui, nous oublions de pousser plus loin la moquerie car nous arrivons en vue de la vitrine du café Courteville, où trônent des bocaux de bonbons devant lesquels nous bavons tous les jours ! Ce matin, la patronne saisit celui qui contient les pastilles blanches veinées de rose ou de bleu ciel au goût de menthe que j’apprécie tout particulièrement. Je tends le cou pour savoir qui achète ces merveilles, mais mes camarades m’ont distancé pendant ce temps : sur la place, ils ont déjà doublé la ferme Gardincourt, où habitent les parents de Lucien : il a 14 ans et je sais qu’il se destine au métier de forgeron... Après son certificat d’études primaires, il a commencé son apprentissage.

La mare, juste en face, se trouve logiquement tout près du garage contenant la voiture des pompiers : voiture à bras sur laquelle est arrimée une tonne, elle sort souvent car dans nos maisons, les incendies provoqués par les lampes à huile ou les bougies ne sont pas rares. Récemment, une petite demeure proche de la mairie a d’ailleurs complètement disparu dans les flammes, provoquant une grande émotion et des mouvements d’amitié des voisins envers la famille

brutalement privée de toit. Je contemple souvent les restes de cette pauvre bâtisse.

Mais il ne faut pas que je me laisse oublier, c'est que les autres ne m'attendent pas ! Je passe devant l'atelier du bourellier et je laisse à ma gauche l'école des filles que j'aperçois jouer à la marelle ou au toupion.

Je dépasse aussi — en courant, à cette époque, je suis un petit garçon toujours pressé, mes jambes ont du plaisir à manger du chemin ! — l'atelier d'Arcole Roux, le charpentier de roues à aubes, un cousin de papa...

L'oncle Arcole parle souvent de ses clients, les meuniers de la Bresle, ces maîtres de l'eau qui savent transformer une rivière en énergie pour écraser le blé. De temps en temps, il va réparer leur roue sur place, au moulin de Foncarville par exemple, n'oubliant jamais d'emporter, en plus de ses outils, son fusil : ce n'est pas que les environs soient pleins de bandits, mais il est passionné de chasse... et un peu plus ! Lorsqu'il fait une « mauvaise rencontre » — entendez, un garde-chasse — il peut toujours prétendre que son client le meunier lui a demandé de tirer des rats et que le fusil est emporté dans ce but !

D'ailleurs, le dialogue est plutôt difficile avec l'oncle Arcole, car il est complètement sourd. Il est apprécié de tous car il offre la bistouille, entretenant ainsi de solides amitiés qui lui permettent d'avoir un coup de main aux moments opportuns : quand il faut tenir tête au garde-chasse, tourner une roue trop encombrante pour être manœuvrée par un seul homme, réfléchir aux inventions ingénieuses qu'il fait ensuite breveter...

Nous nous regroupons tous au niveau de la ferme de la Plaine, cette magnifique exploitation de quatre-vingts hectares cultivée par la famille Granton : elle est située juste en face de l'école des garçons, une belle et robuste bâtisse de 1885 construite en briques du pays, au pignon de laquelle la cloche rythme notre journée...

La salle du premier est réservée aux répétitions des musiciens de l'harmonie municipale, tandis que nous occupons le rez-de-chaussée, avec mes trente-cinq camarades. Les journées de classe me semblent longues, surtout quand le beau temps arrive, même si je suis très curieux de tout : j'aime les leçons d'histoire et celles de sciences naturelles, particulièrement quand le maître nous emmène observer plantes et animaux dans la campagne. J'aime aussi beaucoup le dessin et les mathématiques.

Le soir, en sortant de l'école, il m'arrive de temps en temps de partir plutôt à droite, pour me rendre chez mes grands-parents maternels. Ils habitent un peu plus loin, au hameau de Lahousoir, dans le prolongement de la rue Neuve de Camettecourt. Je donne volontiers un coup de main aux divers travaux de leur petite ferme... Le métier de verrier de grand-père Deschansons est en effet complété par le travail de grand-mère, qui élève quelques bêtes, ce qui améliore les menus. Ici, on est verrier et fermier, ou facteur et fermier, maçon et fermier, étant entendu que l'essentiel des travaux quotidiens de la ferme est accompli par l'épouse, dans la plupart des maisons du village.

Ça me fait un long détour, cependant j'espère que grand-père me reconduira sur son vélo...

On n'a pas de téléphone, mais on n'est pas aussi inquiet que maintenant : un petit garçon de huit ans qui ne rentre pas à la même heure que les autres soirs, eh bien c'est qu'il s'amuse avec ses amis ou qu'il fait une visite dans le village... On ne commence à s'inquiéter qu'à l'heure de la soupe. Or, au mois de mai, avec les jours qui rallongent, on soupe vers huit heures !

L'hiver, c'est une tout autre chanson : la lueur des bougies ou de la lampe à huile ne donnent qu'une lumière assez faible et très chère : on l'économise le plus possible en terminant la journée assez tôt ; on se contente le soir d'une seule lumière autour de laquelle on passe la veillée à parler en occupant les mains à de petits travaux ne nécessitant pas beaucoup de lumière : fabrication de torquettes⁵ pour lier les gerbes l'été, tricot pour les femmes – je ne sais comment elles se débrouillent mais elles parviennent à travailler dans le noir ! Moi, j'écoute les conversations en essayant de me faire oublier afin de rester debout le plus longtemps possible.

Sur le chemin de la maison de mes grands-parents, j'admire au passage la grande maison couverte de clins des demoiselles Bruval, les descendantes de l'illustre instituteur qui a fait construire notre école : son nom est encore inscrit dessus... M. Carle, notre maître, nous parle souvent de cet homme important. Angélique Bruval est celle qui joue de l'harmonium le dimanche à l'église, quand ce n'est pas sa sœur Agnès.

L'atelier du tailleur est juste à côté, porte close car ayant un métier lui procurant peu d'exercice physique, l'artisan doit se chauffer malgré le printemps assez doux. Parfois, je

5 Liens de paille servant à lier les gerbes de blé l'été.

l'aperçois en train de couper le bois qui lui permettra d'entretenir son feu... Le maçon Dabosque rentre du travail, ses outils dans la brouette ; il a laissé à sa femme le soin de traire leurs deux vaches. Je connais nombre des habitants du village, mais n'ayant pas encore huit ans, je ne suis pas très hardi pour leur parler. Pourtant, j'aurais bien des questions à poser aux trois frères Avril, qui travaillent déjà comme « gamins » à la verrerie du Valcour et habitent tout près de là. Leur petite taille leur permet d'aider les verriers chevronnés en se tenant presque à genoux, comme prosternés, maintenant le moule où on verse le verre en fusion.

Quand il m'accompagne dans le village, mon père aime interpeller M. Pontroil, qui habite un peu plus loin, car son surpiquet⁶ est plutôt rigolo :

« Bonjour, Suce-le-Bouchon !

– Eh Bonjour, Valère ! » répond celui-ci. Il a gagné son surnom tout bébé, quand sa maman a remarqué que, s'il pleurait fort, elle ne parvenait à le calmer qu'en lui donnant un bouchon de verre à sucer.

Du café Juillet s'échappent des exclamations de joie car c'est une maison où on sait vivre... « Ici, on loge à pied et à cheval » annonce un écriteau dans la ruelle. Un jour avec mon père, le sabotier, nous y avons rencontré le menuisier. Ces deux artisans travaillant le bois adorent parler de leur métier. Malheureusement pour moi c'est comme une chanson secrète, car je ne comprends rien des mots qu'ils emploient alors. Quand en plus arrive le tonnelier « Tape-autour », un cousin de Papa qui habite rue du Moulin, c'est un vrai festival de mots mystérieux...

6 En Normandie, un surnom se dit ainsi.

Au bout de Camettecourt, au 87 de la rue Neuve, le sabotier Plon est installé dans la courbe, à côté du puits communal qui fait 90 mètres de profondeur :

« Ne t'avise pas de t'en approcher ! » me dit inlassablement grand-père en me précisant cette profondeur...

Vanneux, un ami de papa qui habite à côté du sabotier Plon, dit toujours : « J'ai fait deux fois le tour du monde avec mes galoches rien que pour me rendre à mon travail ! »

Ça me fait rêver... Le tour du monde... quarante mille kilomètres, d'après M. Carle : tous ces zéros me donnent le vertige...

A force de marcher, j'arrive en vue de Lahousoir, où à droite je reconnais un autre ami de papa à qui j'adresse un bonjour poli : « Bonjour, Monsieur Grégoire ». Il ne se retourne pas. Peut-être que je n'ai pas crié assez fort ? Ou alors, c'est parce que tout le monde l'appelle Gribouille. Mais je ne sais pas si je peux lui donner ce nom, il pourrait me trouver bien intrépide.

Après la maison de M. Lemoire, c'est (enfin) celle de mes grands-parents : je ne suis pas fâché d'arriver. Grand-mère sort justement de la cour avec ses deux vaches : c'est l'heure de les mener boire à la mare, presque en face de la maison.

« Ah, te voilà, toi ! C'est-y que tu t'es trompé de côté en sortant de l'école ?

– Non, mais ce soir maman n'est pas là : elle est partie donner un coup de main pour un repas de mariage.

– C'est vrai qu'on est samedi ! Tiens, je te donne les bêtes, reste avec elles le temps qu'elles se désaltèrent, moi je rentre te préparer une collation. »

Je suis familier de ces grosses bêtes placides mais je prends quand même le bâton de grand-mère, afin de me faire respecter et de parvenir à leur faire traverser la route pour les reconduire à l'étable.

« Demain, tu vas servir quelle messe ? » me demande grand-mère en me donnant un bon bol de lait tout frais et de grandes tartines de pain largement enduites de confiture. Depuis quelques semaines, je suis en effet enfant de chœur à l'église : je suis très fier de faire partie de ces garçons habillés d'une aube rouge et d'un surplis blanc bordé de dentelles. Après la première communion, on a le droit d'entrer dans ce petit groupe de garçons importants, sans qui la messe ne pourrait se dérouler normalement. J'apprends petit à petit les gestes et les paroles à connaître, en regardant les grands.

– Je servirai la messe basse à sept heures et demie : je me lève plus tôt, mais ensuite, je peux prendre mon petit déjeuner. »

En effet, on doit être à jeun depuis la veille au soir pour communier, et attendre la grand-messe de onze heures sans manger me paraît bien difficile.

– Tu communies tous les dimanches ? me demande grand-mère.

– Non... pas tous les dimanches, aux grandes fêtes seulement. Mais demain, c'est la Pentecôte.

– L'Abbé te confesse avant ?

– Non, pas chaque fois. De temps en temps, quand il trouve qu'il y a longtemps qu'il n'a pas vu un des enfants de chœur, il nous confesse en vitesse dans la sacristie, pour que nous puissions tous communier.

– C'est bien, je vois qu'il fait attention à vous. »

En parlant de choses et d'autres, j'ai fini de goûter et grand-père est revenu : il est allé vérifier « son » four à la verrerie du Valcour en fin de journée et c'est sur ces mots qu'il me salue :

« Ah, je vois là un petit gars qui aimerait bien profiter du vélo de son grand-père pour rentrer chez lui ! En route, jeune homme ! Ton père va se demander où tu es ! »

APPRENTI CHARRON

Le jeune Edmond a maintenant seize ans. Son père est mort à la guerre de 14. Un peu désorienté, il a déjà essayé plusieurs métiers, mais a connu pas mal de déboires.

« Et pourquoi tu n'apprendrais pas le métier de charron ? Tu adorais regarder monsieur Pinson quand tu étais petit ! » me dit un jour ma mère, agacée par mon indécision et inquiète de me voir papillonner d'un métier à l'autre.

Oui, c'est vrai, tout petit, j'avais aimé contempler longuement les mains des grandes personnes au travail : j'étais fasciné par leur savoir-faire. En me disant cela, ma mère me ramenait au temps heureux de mon enfance, quand mon père était vivant, qu'on flânait ensemble dans le village, toujours prêts à s'arrêter pour observer les activités des adultes. Le métier du charron m'impressionnait beaucoup, avec tous les gestes complexes qui s'enchaînaient, le feu, le bruit du marteau sur le fer des roues, la vapeur au moment où on refroidit le cercle incandescent de fer pour l'ajuster à la jante de bois...

« Et puis, ce métier te permettra de t'installer à ton compte un jour ! Il faut peu d'investissement pour commencer. »

C'est cet argument qui porta : j'avais envie d'avoir ma propre affaire. Les patrons, pour ce que j'en avais vu, n'assuraient pas toujours leur rôle comme je pensais qu'ils auraient dû le faire. Mon caractère indépendant se dessinait déjà.

Je commençai mon apprentissage chez un charron de Fallenville qui me donna quatre-vingt-dix francs par mois. Son atelier était assez pauvrement installé, avec très peu de cet outillage à moteur permettant d'éviter les écueils des outils manuels : la main de l'homme n'a pas toujours la force nécessaire pour empêcher la gouge ou le rabot de dévier sur les nœuds du bois. Ça restait primitif et on perdait de nombreuses minutes à corriger les défauts de sciage au rabot cintré. Cet employeur m'a gardé jusqu'à mon départ pour l'armée, c'est là que j'ai découvert les rudiments du métier.

Le premier jour, il me dit :

« Commence par observer comment une roue est faite, comment elle tourne sur son axe ! »

Quand j'eus passé une demi-heure à regarder des charrettes qui cheminaient sur la rue empierrée et ensuite à fureter dans l'atelier, il me demanda mes commentaires...

Je me tirai relativement bien de mon observation et j'entrepris ensuite d'examiner les outils dont j'allais avoir à me servir : mon patron me mit entre les mains la hache à un seul biseau, le rabot à rais, ainsi que différentes planes. Je devais, en même temps que j'exécutais ses ordres, épier mon employeur afin de m'imprégner de ses gestes car il n'était pas bavard. J'avais hâte de comprendre comment on réalisait ce miracle d'équilibre que représente une roue de bois ferré. Au fond de l'atelier, semblant abandonnées, je reconnus des

billes de chêne qui disparaissaient sous les copeaux et la poussière et plus loin, de l'orme, du frêne, et même de l'acacia, chaque essence de bois ayant une destination précise. Mon patron ne possédait pas de hêtre, le matériau de base de mon père le sabotier...

Mon employeur fut favorablement impressionné par ma connaissance presque instinctive du travail du bois : mon père m'avait initié à cet art, me confiant de petits bouts de hêtre à tailler avec mon canif, puis il m'avait laissé raboter des formes de sabot ou découper les rainures du pourtour...

Bref, je savais me tenir avec un morceau de bois.

Une roue, ça paraît simple, c'est loin de l'être... C'est le royaume des fausses équerres, des biais savants permettant une grande puissance de résistance contre les forces qui vont tenter de l'écraser : les mouvements des bêtes de trait, qui ne sont pas réguliers, impriment à la charrette des chocs latéraux qui doivent être compensés par un jeu d'angles subtils.⁷ Les pierres de la route font tressauter les attelages dans tous les sens, et une roue mal équilibrée pourrait s'y casser très facilement. Enfin, le poids du chargement, parfois énorme, accentue ces traumatismes : autant dire que les roues sont soumises à rude épreuve et qu'il faut tout le savoir-faire du charron pour que son œuvre dure dans le temps.

Je fus mis rapidement à la réalisation des rais⁸ de chêne, d'abord taillés à la scie puis mis en forme à la plane et au rabot. Le pied rectangulaire était réalisé au ciseau à bois ainsi que la languette ronde correspondant au trou circulaire pratiqué dans la jante de frêne tors.

⁷ John Seymour, dans son très beau livre sur les métiers d'autrefois, explique très bien ces phénomènes. John Seymour, *METIERS OUBLIES*, Société nouvelle des éditions du chêne, 1985

⁸ Les rais sont les rayons de la roue

« Chez toi à Camettecourt, les charrettes ont moins de fatigue que par chez nous !

– Et pourquoi donc ?

– Tu ne devines pas ?

– Non...

– Ici c'est la vallée, ce qui fait qu'on est toujours en train de monter ou descendre une côte, et qu'on a beaucoup de virages : ça donne plus de jeu dans les systèmes qui s'usent irrégulièrement... C'est pourquoi, moi, j'utilise de l'acacia pour fabriquer les rais : c'est un bois très dur, mais peu répandu en nos régions. Sur les plateaux, comme chez toi, on le réserverait aux roues devant supporter de très lourdes charges. »

Le moyeu central, belle mécanique de fer, de fonte et d'orme imbriqués, me faisait penser aux moules de verrerie, à cause de la précision qu'il requérait, mais je me gardai bien d'en faire le commentaire à mon maître d'apprentissage : avec mes 16 ans déjà, il me trouvait très âgé et il doutait *a priori* de mon sérieux : j'avais beaucoup à lui prouver avant de gagner sa confiance et ce n'est pas en parlant de mes précédents métiers que j'allais y parvenir. J'étais avare de paroles, essayant de deviner la réponse avant de poser la question.

Mes cours de calcul me revenaient souvent en mémoire pour essayer de percer le secret des mesures de chaque élément de roue. Mais je fus surpris de constater qu'au fond, les gabarits et quelques outils simples comme la mesure à faire les rais ou la fausse-équerre réglée précisément à l'angle

requis pour le dévers et l'écuaneur⁹ de la roue, permettaient de faire l'économie de calculs savants. Le charron a en tête des listes de cotes, sans connaître forcément les rapports mathématiques existant entre le diamètre et l'épaisseur de sa roue et son inclinaison sur l'axe : la destination finale de la charrette influe sur la solidité requise et le nombre de rais qu'elle va comporter. En effet, la roue d'une élégante carriole de promenade tirée par un ou plusieurs chevaux n'a pas la même allure que celle d'une brouette de bois ou celle d'un tombereau tracté par de placides bœufs et destiné à transporter de lourds tonneaux remplis de cidre... A partir de deux données de base, par exemple le diamètre de la roue et la charge utile requise, mon patron pouvait donner la longueur et le nombre de rais, la taille du moyeu, l'écartement des logettes pour les pieds de rais, la longueur du bandage de fer et sa hauteur... Sans forcément savoir l'expliquer, il était capable de décliner ainsi **des suites de nombres** qui au début me semblaient bien mystérieuses. Des constantes restaient pourtant, que peu à peu j'intégrais dans mon cerveau sous forme de formules mathématiques, en même temps que j'apprenais le maniement de tous les outils de mon employeur. Après lui avoir montré mon habileté aux outils simples, je pus accéder à ceux qui permettaient d'assembler les pièces les unes aux autres : la chaîne de charron, avec laquelle on insère les rais dans la jante et dans le moyeu, et qui permet un ajustement étroit de ces pièces de base. L'appareil à fixer les boîtes d'essieu, le serre-joint...

9 L'angle de dévers est l'angle selon lequel la roue est inclinée vers l'extérieur en haut et vers l'intérieur en bas. L'écuaneur désigne le fait que la roue est légèrement conique, le creux tourné vers l'extérieur, pour compenser le dévers. Les rais eux-mêmes sont fichés dans les jantes selon un angle qu'on appelle l'écart.

Je n'eus jamais l'occasion, chez ce charron où je restai jusqu'à mes vingt ans, d'être à la plaque d'embattage, où la roue assemblée va recevoir son bandage de fer incandescent : lors de ces dernières opérations, j'étais préposé à l'entretien d'un feu de copeaux circulaire dans la cour, où la chaleur devait être intense afin de favoriser le travail rapide du bandage de fer. Les camarades de la forge toute proche avaient cintré un ruban de fer, l'avaient taillé en biseau à chaque extrémité, chauffé à blanc — mais pas trop, afin qu'il ne fonde pas — et fermé le cercle en pratiquant une soudure à chaud, simplement en appliquant de rapides coups de masse sur la matière brûlante.

Deux des forgerons au moins se joignaient à nous pour l'opération finale délicate, où plusieurs personnes étaient requises afin d'élargir à l'aide de pinces le cercle de fer de nouveau chauffé dans le foyer circulaire que j'entretenais sur le sol. Puis ils l'ajustaient sur la jante en tapant de précis coups de maillet tandis que je versais l'eau d'un arrosoir en courant autour pour éviter que le tout s'enflamme. Je retrouvais alors mes impressions d'enfant attiré par les fortes odeurs de brûlé, la vapeur d'eau et les cris des artisans dominant le vacarme des coups de marteau au moment de l'ajustage.

L'intervention de ces hommes de l'art était récompensée par un moment de détente autour d'un café arrosé d'une bonne rasade d'eau-de-vie de cidre, appelé aussi « jonquin »...

COMMENTAIRES

Ce livre a fait l'objet d'une impression en huit cents exemplaires sous le titre *Edmond, cent ans au pays des verriers* qui ont presque tous été vendus : je peux ici rendre hommage à l'énergie de Francine Diné. Elle n'a pas ménagé ses efforts pour parvenir à son objectif qui était de dégager du bénéfice pour le compte de l'association qu'elle avait décidé d'aider. Mais elle était aussi très fière de notre collaboration et ma modestie naturelle n'avait qu'à bien se tenir... D'ailleurs, depuis notre travail en commun, elle continue à essayer de m'envoyer des clients. Je pourrais la nommer directrice du marketing de ma petite entreprise !

Je rappelle que le livre devait satisfaire mes clients en premier lieu, mais aussi un lectorat de type grand public, même si nous ne prétendions pas en faire un best-seller.

1^{er} extrait : pour contenter Francine Diné, il me fallait citer les habitants de Camettecourt et les paroles dont son père se souvenait. Il fallait aussi que figurent des lieux en plus des coutumes du village au début du vingtième siècle. J'ai choisi de faire marcher mon client à l'âge de huit ans sur le chemin de l'école et de décrire le village vu par ses yeux, au temps présent. Cette « promenade » permettait de mettre en scène comme dans un scénario de film de nombreux villageois, ainsi que des coutumes, des paroles et des lieux évoqués par le client.

D'autres choix auraient été possibles : je pouvais dire simplement « M. Untel habitait là, le bedeau ici, l'instituteur en face... Une maison a brûlé... »

Cela aurait sans doute contenté la famille de mon client, prête à admirer la mémoire riche et foisonnante de M. Roux. Cependant, pour intéresser un lectorat plus large, je devais écrire un récit un peu plus construit.

J'ai essayé de limiter le nombre de noms propres, mais ce n'était pas souhaité par le client... Cette règle du jeu était impérative.

Les phrases courtes du récit conviennent à un enfant de l'âge d'Edmond Roux, censé avoir huit ans dans le premier extrait : je lui prête des pensées, des sentiments et des désirs d'enfant. J'aime beaucoup les moments où je me laisse emporter par cette transposition dans l'enfance. Je deviendrais

presque moi-même ce petit garçon qui vivait en 1914.

2^{ème} extrait : J'ai puisé des précisions techniques dans un ouvrage sur les vieux métiers ; ce procédé d'utiliser largement la documentation est employé plusieurs fois dans le courant de la biographie de M. Roux : en raison de l'âge de mon client, je ne pouvais obtenir de sa part la matière suffisante pour faire partager au lecteur les nombreuses passions qui l'ont animé.

J'ai cherché à rencontrer d'autres personnes — un neveu de sabotier et une fille de verrier ont croisé ma route... Mais ils sont peu nombreux, les témoins directs des événements de la vie d'un centenaire !

J'aurais pu aussi me contenter de citer le fait qu'entre telle et telle année, M. Roux avait été charron, puis charpentier, en même temps

qu'apiculteur pour son plaisir, et qu'il pratiquait les greffes sur les arbres de son jardin en précisant les variétés qu'il avait mariées... J'ai eu peur de ne pas donner assez de relief à l'ensemble et que ça ne présente pas clairement les expériences et le savoir accumulés par mon client durant sa longue vie.

J'ai donc intégré dans le récit des précisions découvertes dans les ouvrages consultés, sachant que mon client serait très attentif à ne pas me laisser écrire d'erreurs grossières. Je ne peux en effet pas prétendre avoir assimilé tous les savoirs techniques que j'ai approchés.

Mais lorsque j'ai saisi ce que signifiaient les suites de nombres que M. Roux me récitait, je dois avouer que j'étais assez fière :

c'est comme si j'avais résolu une énigme très importante.

Il reste que cette recherche de documentation n'est pas sans poser des problèmes. Quand on commence à se documenter, comment ne pas se laisser prendre par cette quête qui peut devenir sans fin ? Comment ne pas se passionner soi-même pour le sujet ? M. Roux ne me demandait pas en l'occurrence d'écrire un ouvrage érudit. Il fallait parvenir à trouver le juste milieu entre la commande du client et la nécessité de rester « rentable » et donc de n'y pas passer trop de temps.

Il ne fallait pas non plus se laisser gagner par l'ivresse de la chose savante. Je n'avais pas à étaler ma culture toute neuve, puisque ça ne cadrerait pas avec l'objectif du livre.

Le devis pour ce type de travail paraît difficile à établir car, avant de commencer, je n'étais pas vraiment consciente du fait que j'allais devoir me documenter autant. Etre professionnelle, c'est aussi être capable de prévoir une telle éventualité. Mais c'est malaisé.

Le client a été très heureux de son livre, ainsi que sa fille. J'ai été couverte d'éloges et la participation à la fête du centenaire a été le couronnement de cette aventure.

Une lectrice « horsaine »¹⁰ m'a confié qu'après avoir lu cet ouvrage, elle avait eu envie d'aller découvrir le village de Camettecourt, devenu mythique pour elle. Elle y a cherché tout l'après-midi l'ombre du forgeron, du vendeur de peaux de lapins et les lieux cités dans le livre ; elle est repartie un peu déçue, car c'est devenu un village normand très ordinaire où le charron, le

10 Ce mot normand désigne ceux qui ne sont pas de la région, ou pas du village : des étrangers !

ramasseur de crottin et le sonneur de cloches
n'existent plus que dans la mémoire de
M. Roux !

CONCLUSION

J'ai choisi de bâtir ma demande de certification sur ce travail plutôt qu'un autre parce qu'il illustre bien, je trouve, l'essence même de notre métier : j'aurais dû être très heureuse de voir ce livre vendu assez largement, avec mon nom inscrit sur la couverture à côté de celui de mon client, puis de recevoir des courriers de félicitations, de la part d'inconnus qui étaient tombés sur ce livre et s'y étaient laissés prendre. Or, je n'étais pas entièrement satisfaite de son contenu : j'aurais préféré inclure moins de patronymes, m'attacher plus à faire vivre seulement quelques-uns des protagonistes. Il m'est resté à

la fin une sorte de frustration, dont je suis presque fière.

En effet, la noblesse de mon métier tient justement au fait de chercher à satisfaire celui pour qui l'on écrit, plutôt que le plumeur. Tel qu'il est, éminemment imparfait si c'était un roman, ce livre correspond à la commande qui m'était formulée, et là réside mon savoir-faire, mon habileté, ma fierté. La négociation indispensable entre l'écrivain conseil[®] et le client a donné ce résultat, il faut l'accepter et le reste est de la littérature !

C'est toute la spécificité de mon travail de biographe : on m'appelle pour écrire, c'est entendu ; on m'appelle surtout pour qu'un projet d'écriture aboutisse ; beaucoup de mes clients me donnent avec soulagement un ensemble de pages relativement bien rédigées, ce qui me permet de constater que leur

problème n'est pas de savoir s'exprimer par écrit : la plupart d'entre eux ne sont pas illettrés, loin s'en faut ! Il leur manque simplement le savoir-faire pour ordonner tout ça en un récit construit, le travail en miroir pour aller un peu plus loin, l'énergie pour terminer, le recul apporté par un professionnel qui sera « obligé » d'aller au bout du projet. Il n'est pas rare que mon futur client me dise qu'il fait appel à moi car le stylo « lui tombe des mains », qu'au fond il a perdu sa motivation au moment où il s'est mis à écrire...

Mon savoir-faire de biographe est aussi d'organiser le récit, de choisir une logique qui n'est pas forcément celle du déroulement des années... Pour M. Roux, plusieurs chapitres concernaient une de ses passions, décrite hors chronologie. De même, le style employé doit convenir à l'histoire et au client ; il importe que je m'adapte sans redouter de surprendre :

entre respect et audace, au biographe de savoir trouver le juste milieu !

Les aptitudes, savoirs et savoir-être évoqués tout au long de ce document pourraient être maintenant résumés en quelques mots : psychologie, finesse, opiniâtreté, culture générale, honnêteté intellectuelle, sont quelques-unes des qualités requises pour exercer avec succès ce beau métier de biographe pour les particuliers. Comme il y faut aussi de la modestie, j'arrête là ma liste !

Il s'agit bien d'écrire pour les autres...

Mais de tant d'autres choses encore !

Saint-Nicolas d'Aliermont, 1^{er} avril 2007

Edmond, cent ans au pays des verriers



Souvenirs recueillis et mis en forme par Odile Glinel, biographe

ANNEXE

L'Entretien de bilan

- 1- Pensez-vous que notre travail d'écriture ressemblerait à ça ? Quelles différences avec ce que vous imaginiez avez-vous notées ?
- 2- Avez-vous ressenti de la gêne, des réticences ? Lesquelles et à quel moment ?
- 3- Redoutiez-vous quelque chose ?
- 4- Avez-vous eu des réflexions de votre entourage : a-t-il été gêné par certains passages ?
- 5- Regrettez-vous quelque chose, avec le recul ? Si c'était à refaire, que changeriez-vous ?
- 6- Avez-vous aimé notre collaboration ? Qu'avez-vous préféré, quel moment ?
- 7- Conseilleriez-vous ce travail à un(e) ami(e) ?
- 8- Quel conseil me donneriez-vous pour d'autres clients ?